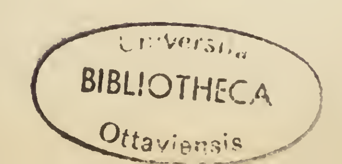
AUGUSTE DEVAUX

GEORGE SAND

OUVRAGE COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE

PAUL OLL

To


Universita
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

C E Franç

GEORGE SAND



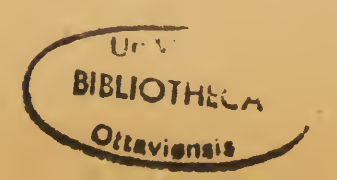
AUGUSTE DEVAUX

GEORGE SAND

ÉTUDE A LAQUELLE L'ACADÉMIE FRANÇAISE
A DÉCERNÉ LE PRIX D'ÉLOQUENCE
EN 1894.



PARIS
PAUL OLLENDORFF, ÉDITEUR
28 *bis*, RUE DE RICHELIEU, 28 *bis*
1895



GEORGE SAND

I

« Pour être romancier, dit quelque part George Sand, il faut être romanesque, comme il faut être lièvre pour devenir civet. » Il semble qu'elle ait eu de bonnes raisons pour penser de la sorte. Elle est, en effet, l'une des preuves les plus remarquables de la thèse qu'elle avance. Sa vie peut être

considérée comme le premier de ses romans et comme la matière de la plupart d'entre eux.

Aussi bien, sa naissance même paraissait lui présager une destinée peu commune. Un héros, et des plus singuliers qui furent jamais au monde, était l'une des tiges de sa famille. Plus tard, la flatterie ne manqua point de répéter que le caractère et les talents du vainqueur de Fontenoi s'étaient, en franchissant deux générations, transmis à l'auteur de *Valentine*. Balzac, dont le génie se plaît à ces considérations physiologiques, a plus d'une fois, et notamment dans un passage de son

Albert Savarus, cité son illustre rivale comme un curieux exemple d'atavisme. A vrai dire, il sacrifie un peu trop à l'amour du parallèle lorsqu'il prétend reconnaître chez elle « la force, la puissance et le concept » du maréchal de Saxe. S'il est, en effet, quelques qualités que le grand Maurice semble avoir léguées à son arrière-petite-fille, ce n'est assurément point celles qui le firent triompher sur les champs de bataille. C'est par d'autres côtés que George Sand ressemble à son célèbre aïeul. Celui-ci ne fut point seulement un valeureux capitaine et un ingénieux tacticien, mais aussi l'un

des esprits les plus chimériques et les plus spéculatifs de son temps. Fils de roi, il rêva pendant toute sa vie de conquérir une couronne. La Russie, que faillit lui donner l'amour d'une impératrice, la Courlande, qui l'élut un instant pour son souverain, la Corse et la Pologne, alors en quête d'un monarque et d'une constitution, furent tour à tour, mais en vain, l'objet de ses désirs ambitieux. Pour se dépiquer, il songea, s'il faut en croire ses biographes, à s'en aller régner sur les nègres de Tabago et même, ce qui paraît encore plus invraisemblable, à réunir sous son sceptre les tribus er-

rantes d'Israël. On peut juger par là que George Sand n'est point la première personne de sa famille qui ait eu le goût de bâtir des romans. Aussi bien le maréchal de Saxe ne dédaignait-il point non plus de jeter les siens sur le papier. Pendant ses loisirs, il se divertissait à organiser d'avance cet empire imaginaire qui semblait toujours fuir devant lui. De là ces mémoires, ces plans, ces projets de toute espèce qu'il intitulait fort justement ses *Rêveries*. Non qu'il ne s'y montre, en tout ce qui concerne l'art militaire, un novateur très éclairé, mais il n'en est plus de même lorsque le héros sort de sa

sphère et se mêle de réformes civiles ou politiques. Il devient alors un utopiste aussi bizarre qu'audacieux, digne ancêtre, à cet égard, de l'admiratrice des Saint-Simoniens et de l'amie de Pierre Leroux. Ce trait de ressemblance a d'ailleurs été noté souvent par les nombreux ennemis que firent à George Sand ses premiers ouvrages. On se plut, par exemple, à remarquer que son aïeul avait, un siècle avant elle, maltraité assez rudement l'une des institutions fondamentales de notre société. Il voyait, en effet, dans le mariage la cause principale de la dépopulation de l'Europe et proposait de le réduire

à une durée de cinq ans. A ce goût des chimères, il joignait une certaine tendance à la mélancolie qui en est presque inséparable, mais qui ne laisse point que de surprendre chez un homme de guerre. A la veille d'un combat, lorsque le chef le plus humain, absorbé par les préparatifs de la victoire, ne regarde plus ses soldats que comme les pièces inanimées d'une sorte de jeu d'échecs, on vit le maréchal de Saxe oublier les manœuvres qu'il méditait et les lauriers qu'il allait cueillir pour s'arrêter à plaindre cette foule obscure dont la plus grande partie devait succomber le lendemain. Une anecdote célèbre nous

l'a représenté, quelques heures avant l'aurore de la sanglante journée de Raucoux, murmurant avec tristesse, à l'aspect de son armée encore endormie, ces beaux vers de Racine que la déclamation pathétique de sa chère Lecouvreur avait sans doute gravés dans sa mémoire :

Songe, songe, Céphise, à cette nuit cruelle
Qui fut pour tout un peuple une nuit éternelle...
Songe aux cris des vainqueurs, songe aux cris des [mourants,
Dans la flamme étouffés, sous le fer expirants.

N'y a-t-il pas dans cette rêverie tragique, si éloignée de l'insensible vertu d'un Charles XII ou des froids calculs d'un Frédéric II, je ne sais quelle phi-

losophie douloureuse et je ne sais quelle pitié pour les humbles qui annonce l'auteur de *Lélia* et de *Consuelo?* Mais pourquoi ne pas avouer aussi que George Sand parut, à une certaine époque de sa jeunesse, avoir hérité de son ancêtre des penchants moins louables? Ses allures si indépendantes, son humeur ennemie de toute contrainte, son mépris superbe pour l'opinion, son insouciante intrépidité dans la poursuite de ses fantaisies, ses manières enfin si opposées à la modestie de son sexe ne durent-elles point évoquer alors le souvenir d'un héros qui se crut toujours élevé par le génie

au-dessus de la morale et des bienséances ?

Au reste, ceux qui aiment à expliquer par l'hérédité le caractère et le génie des grands écrivains ont beau jeu à l'égard de George Sand. Dans le temps que Maurice de Saxe écrivait contre le mariage, un M. Dupin, fermier général, inspiré sans doute par l'ombre de Diane de Poitiers, composait dans son manoir de Chenonceaux un ouvrage sur le *Mérite des Femmes*, où il réclamait pour les deux sexes l'égalité civile et politique. Bien des années plus tard, par une coïncidence au moins singulière, son fils, M. Dupin de

Francueil, receveur général du duché d'Albret, épousa Marie-Aurore de Saxe, fille naturelle du maréchal ? Ne peut-on pas dire qu'*Indiana* et *Valentine* étaient, comme parlent les philosophes, contenues en puissance dans une pareille union, d'où naquit en effet le père de George Sand ? Aussi bien, personne n'a senti mieux qu'elle-même ce qu'elle devait à ses ancêtres. Le trop long préambule qu'elle leur a consacré dans l'*Histoire de sa vie* montre bien à quel point elle était curieuse de rechercher dans leurs physionomies diverses les principaux traits et comme une première esquisse de la sienne. Ne semble-

t-il point d'ailleurs que tous ses aïeux, comme les fées de la légende, se soient rassemblés autour de son berceau pour l'orner de leurs dons les plus brillants? Elle tenait, par exemple, de sa grand'-mère Aurore de Saxe cette passion éclairée pour les beaux-arts qui répand sur certaines parties de son œuvre des grâces si originales. De même, ce goût des grands problèmes philosophiques et sociaux qui donne à quelques-uns de ses romans une portée si haute, elle paraît l'avoir reçu de son grand-père Francueil, l'ami de Jean-Jacques Rousseau et de Mme d'Épinay. Et quant à ce sentiment exquis des beautés de la na-

ture auquel elle doit peut-être le plus durable de sa gloire, c'est à sa mère, simple fille du peuple et très ignorante, mais douée d'une imagination très vive, qu'elle en attribue avec raison l'origine et le développement. On aime à voir, en effet, cette femme peu commune s'efforcer à éveiller de bonne heure chez l'enfant sublime qu'elle venait de mettre au monde l'amour du beau et le sens du pittoresque. Dans le voyage qu'elle dut accomplir à travers l'Espagne, pendant la guerre de 1808, afin d'aller rejoindre son mari, alors aide de camp du prince Murat, elle interrompait a chaque instant l'insou-

ciant sommeil de sa fille pour lui faire remarquer soit quelque site majestueux des Pyrénées, soit l'inculte grandeur des plateaux déserts de la Castille. Parfois même une simple fleur, une eau courante ou le vol d'un oiseau devenait la matière d'une causerie naïve où s'instruisait déjà le peintre futur de tant d'admirables paysages. Mais c'est à son père que George Sand se piquait de ressembler le plus. Non contente de le rappeler réellement par les traits du visage, elle prétendait se retrouver tout entière dans « ce jeune homme artiste et guerrier » qui était, nous dit-elle, resté dans sa mémoire

comme une éblouissante apparition. Il semble pourtant qu'elle pût se souvenir à peine de lui, puisqu'il la laissa orpheline à l'âge de quatre ans, mais la courte et brillante carrière du jeune officier, sa fin tragique, les regrets qu'il avait causés à tout ce qui l'entourait, ce prestige enfin qui s'attache aux personnes à la fois inconnues et chères, tout cela était fait pour le transfigurer et l'embellir aux yeux de sa fille. A la vérité, il dut la séduire surtout par cette humeur sentimentale qui l'avait déterminé, malgré tous les efforts de sa famille, à épouser une femme sans naissance, sans fortune, et d'une répu-

tation quelque peu équivoque. Ce triomphe de l'amour sur l'inégalité des conditions, sur la force des préjugés et sur les obstacles de toute espèce n'est-il point, en effet, le thème ordinaire des fictions de George Sand ? Aussi aimait-elle à citer ce trait de la vie de son père et se glorifiait-elle volontiers d'être issue d'une romanesque liaison qui avait mêlé le sang le plus vulgaire à celui des rois et des héros. De là, sans doute, la complexité de ce talent qui unit souvent la grâce aristocratique à je ne sais quelle vigueur et quelle familiarité plébéiennes, mais de là aussi ce caractère indépendant, chimé-

rique et passionné qu'une éducation singulière devait fortifier encore.

Toute la jeunesse de George Sand, en effet, s'écoula pour ainsi dire dans une sorte de rêverie paresseuse et contemplative que nulle douleur prématurée, nul souci matériel, nulle contrainte d'aucun genre ne vint jamais interrompre. Rien d'étonnant, dès lors, que l'imagination ait pris de bonne heure, dans une telle âme, cette prépondérance exclusive qui fait les grands artistes. Il est curieux d'étudier à cet égard les charmantes pages où George Sand a raconté ses premières années. Tout d'abord, on la voit feuilleter non-

chalamment des contes de fées dont elle ne daigna jamais épeler une ligne. Se formant, d'après les images, une vague idée du texte, elle se mettait à broder sur ce léger canevas mille romans interminables qu'elle débitait à haute voix et dans lesquels des personnages magnifiques se jouaient parmi des palais enchantés, des fontaines murmurantes, des bois pleins d'oiseaux et de fleurs. Plus tard, quand la petite Aurore fut devenue George Sand, sa mère prenait un malin plaisir à lui rappeler que ces récits enfantins se distinguaient déjà par une tendance précoce aux digressions et aux descrip-

tions prolixes. Quoi qu'il en soit, cette puissance créatrice, qui métamorphose tout ce qu'elle touche, ne fit que s'accroître avec l'âge chez notre héroïne, surtout pendant ses longs séjours à la campagne. Son précepteur, qui avait été celui de son père, et qui était resté le factotum du château de Nohant, s'émerveillait de cette étrange écolière qui transformait en narrations fantastiques ses résumés d'histoire ou ses versions latines. De même, le vieux clavecin de sa grand'mère retentissait d'improvisations hardies par lesquelles une virtuose de dix ans remplaçait des gammes trop monotones ou tel mor-

ceau élémentaire dont la mélodie lui paraissait trop banale. Son véritable cabinet de travail, et où elle s'instruisit le plus, fut ce grand jardin d'où se découvraient les vastes horizons de la *Vallée Noire*. C'est là que l'enfant qui devait écrire un jour la *Mare au Diable* trouvait les éléments et le cadre de ses beaux songes. Rentrée le soir dans sa petite chambre, elle s'essayait à dépeindre soit les grands massifs odorants dont elle venait de respirer le parfum, soit les sentiers fleuris qui s'enfuyaient dans le lointain, soit les larges pâturages où d'indolents troupeaux ruminaient gravement. Aussi

bien, ces cantons écartés du Berry, où la civilisation n'avait guère pénétré encore, offraient alors à une imagination rêveuse des spectacles et des sujets dignes de l'occuper. Ici, le laboureur fredonnait à ses bœufs un air antique et bizarre qui avait peut-être charmé les oreilles des contemporains de Vercingétorix. Plus loin, un berger en haillons contemplait le ciel avec des regards prophétiques. Ou bien, pendant les longues veillées de l'automne, le chanvreur, véritable rapsode de ces contrées rustiques, racontait au coin du feu quelque lugubre légende où les démons, les loups-garous, les reve-

nants et les follets jouaient le principal rôle. Le pittoresque et le merveilleux environnaient ainsi de toutes parts une enfant qui n'était que trop disposée à en goûter les charmes. Aussi ne se lassait-elle point de relire, à cette époque, les poèmes d'Homère, de Virgile et du Tasse, où dominent en effet ces deux éléments. Par suite, le sentiment du divin se développa bientôt chez elle d'une manière très remarquable, mais aussi très originale. Les souvenirs de la mythologie païenne, les superstitions des paysans et les éléments du catéchisme se mêlant dans cette jeune tête y formèrent une sorte de religion

composite dont la puérilité ne laissait point d'être assez poétique. Le dieu que produisit cet amalgame, et qui présidait à une cour hétérogène de farfadets, de nymphes et d'archanges, avait pour traits caractéristiques une bonté singulière et une sollicitude infinie pour tous les êtres de la création. Souvent, il venait consoler en personne, sous une forme humaine, la mélancolie précoce et les peines enfantines de sa petite prêtresse, qui lui avait élevé dans le coin le plus reculé du jardin unè manière d'autel champêtre, orné tous les jours de fleurs nouvelles. Pour toute cérémonie, par

une inspiration naïve et touchante, elle se contentait d'y délivrer solennellement les oiseaux ou les papillons qu'elle avait réussi à prendre dans ses courses à travers la campagne. Ravie de ces splendeurs, elle assistait avec dédain aux rustiques offices de sa paroisse, mais le jour approchait pourtant où la poésie du catholicisme allait se révéler à la jeune enthousiaste. Désireuse de lui imposer des études plus régulières, son aïeule la conduisit à Paris dans une antique maison qu'une communauté d'augustines anglaises, exilée par la persécution de Cromwell, avait fondée sur le sommet de la mon-

tagne Sainte-Geneviève. Ce cloître tout rempli de souvenirs historiques, cette chapelle silencieuse où Henriette de France et Marie de Modène avaient agenouillé leurs illustres douleurs, ces dalles armoriées sous lesquelles reposaient de vaillants compagnons du chevalier de Saint-George ou de Charles-Edouard, ces religieuses restées jacobites au milieu du XIXe siècle, et dont la piété sévère empruntait encore à la froideur britannique je ne sais quel charme d'impassible perfection, tout cela ne manqua point de frapper une imagination si ardente. Aussi George Sand nous apprend-elle

dans ses *Mémoires* qu'elle ne tarda point, sous l'influence d'un tel milieu, à être touchée de la grâce. Elle eut même, s'il faut l'en croire, l'honneur d'être convertie par une extase toute pareille à celle qui ramena saint Augustin à la foi chrétienne. Dès lors, elle ne rêva plus que d'entrer en religion et vécut pendant deux ans comme une véritable sainte; mais ses belles résolutions s'évanouirent sitôt qu'elle eut quitté le couvent. Il semble qu'elle n'ait pu se retrouver impunément en présence de cette nature qu'elle avait déjà tant aimée. Ces jardins, ces champs, ces fleurs, ces ombrages, qui

lui rappelaient les plus heureux moments de son enfance, effacèrent bientôt dans son esprit les austères voluptés de la vie monastique.

Les lectures de toute espèce où elle se jeta vers la même époque avec une avidité juvénile contribuèrent aussi à ce changement. Tout d'abord, elle s'éprit de Chateaubriand et se laissa ravir aux douceurs de cette religiosité sensuelle dont la pratique se borne, pour ainsi dire, à goûter avec une sorte de dilettantisme respectueux tout ce qu'il y a de poétique, de pittoresque et de brillant dans les livres sacrés, les monuments et les cérémonies du chris-

tianisme. Montaigne vint ensuite communiquer à ce jeune et impétueux génie sa curiosité audacieuse et cet esprit de libre examen qui nous invite bientôt à secouer le joug de la règle et de la coutume. Mais avec quels transports d'allégresse, avec quelle joie indicible notre héroïne ne retrouva-t-elle point dans Rousseau, fortifiée par une dialectique éloquente et parée de tous les ornements d'un style enchanteur, cette religion naturelle qu'elle avait soupçonnée et comme devinée dès les premiers jours de son adolescence! Cet Être Suprême, en effet, dont le culte se réduit à contempler dans un quiétisme

extatique les merveilles de la création, et qui ne demande à ses fidèles que d'agir ou plutôt de rêver selon les douces lois de la fantaisie, n'était-ce point celui que la songeuse enfant avait entrevu jadis au delà de l'horizon lointain des larges plaines, dans les splendeurs infinies de la voûte céleste et sous l'ombrage mystérieux des bosquets ? Aussi la petite-fille de Francueil, à l'exemple de son grand-père, n'eut-elle plus désormais d'autre évangile que la *Profession de foi du vicaire savoyard.* Outre ce déisme naturaliste, elle puisa encore dans le commerce du philosophe de Genève le goût de l'uto-

pie en matière politique, et l'on vit pour la première fois peut-être la réforme du genre humain, en même temps que la recherche de la vérité métaphysique, occuper les pensées d'une jeune fille de dix-huit ans. Non qu'elle ait jamais, à la vérité, fait une étude approfondie de ces grandes questions. Elle y voyait moins, semble-t-il, un objet de méditations patientes et assidues qu'une occasion de promener çà et là sa fantaisie curieuse à travers les vagues régions de l'idéal. Tantôt, à la suite de Leibnitz et de Pascal, elle s'élançait dans ces espaces infinis où se meuvent harmonieusement des

mondes innombrables, tantôt, Jean-Jacques, Bernardin de Saint-Pierre ou Mably l'aidaient à se figurer le règne futur de la justice, du bonheur et de l'amour. Ou bien, descendant de ces hauteurs, elle effleurait avec de non moins vifs plaisirs des sciences moins sublimes. L'entomologie, la botanique et la minéralogie lui étaient un prétexte à rêver délicieusement pendant de longues heures devant les ailes diaprées d'un papillon, les délicates broderies d'une petite corolle ou les cristaux étincelants d'un silex. En même temps, elle dévorait avec passion les historiens, les romanciers, les moralistes et les

poètes de tous les temps et de tous les pays. Des ébauches littéraires ou lyriques, la comédie de société, le clavecin, le chant, la peinture, la chasse et l'équitation l'intéressaient tour à tour, et parfois même aussi les soins du ménage. Tout lui plaisait enfin, parce que tout s'embellissait dans sa merveilleuse imagination. Comme cet autre songeur illustre que ses contemporains surnommèrent *Polyphile,* elle pouvait s'écrier :

Il n'est rien
Qui ne me soit souverain bien.

A plus juste titre, toutefois, que l'insouciant bonhomme, celle qui médita un

instant le suicide avec Hamlet, Werther et les héros byroniens était en droit d'ajouter :

> Jusqu'aux sombres plaisirs d'un cœur mélancolique.

Universalité naïve et légère, qui s'est comparée souvent elle-même à l'instinct volage et industrieux de l'abeille, mais rare privilège, qu'une divinité avare semble n'avoir voulu accorder qu'à un petit nombre d'âmes plus essentiellement et plus complètement poétiques, pour ainsi dire, que les autres. Tels furent, par exemple, Platon, La Fontaine, Fénelon, Gœthe, Lamartine, faciles et heureux génies

qui se jouent, d'une aile rapide, autour de toutes les idées, de tous les sentiments, de toutes les choses même, et s'assimilent en quelque sorte la nature entière. Non que George Sand mérite assurément d'être égalée à de si grands hommes, mais, si elle leur est inférieure, c'est seulement par la mise en œuvre de cette qualité suprême qu'elle possédait au même degré qu'eux.

Beaucoup d'écrivains, en effet, l'ont surpassée, soit dans l'art de la composition, soit par la perfection du style, mais nul n'a été plus poète qu'elle dans toute l'étendue et dans toute la force du terme. Elle le fut même trop, si

cela est possible. Plus que personne, du moins, elle avait reçu du ciel ce don singulier qui est peut-être le signe le plus remarquable d'un esprit poétique, à savoir la faculté d'oublier les choses réelles pour se créer un monde idéal. Or, si rien n'est plus admirable et plus précieux qu'un tel pouvoir, il semble que ce soit à la condition de le ménager et d'en user à propos. Aussi voit-on les habiles d'entre les poètes faire pour ainsi dire deux parts de leur temps : ils consacrent l'une à suivre paisiblement le cours de leurs songes aimables ou magnifiques, et, quant à la seconde, ils l'emploient à vivre, à penser, à se con-

duire en tout comme le reste des humains. Heureux sans doute ceux qui savent élever ainsi une barrière infranchissable entre l'action et le rêve, mais combien ne sont point assez maîtres de leur imagination pour faire cette différence et marquer cette limite ! Se laissant, dès lors, gouverner toujours par cette puissance que Pascal appelle « ennemie de la raison », ils se refusent à voir la réalité telle qu'elle est et n'y cherchent que le reflet de leurs illusions. Au lieu de les caresser secrètement dans leur for intérieur, ils veulent absolument les transporter dans la vie positive et se flattent d'imposer

aux choses, si l'on peut parler ainsi, la forme de leurs pensées. De là, pendant la plus grande partie de leur existence, bien des déceptions, bien d'inutiles révoltes et parfois même de grands malheurs. Le vulgaire en triomphe, et inflige à ce génie qui s'égare, en mémoire d'un genre d'ouvrages où l'invraisemblable et le chimérique ont dominé longtemps, l'épithète de « romanesque ». Ainsi, par exemple, furent très justement qualifiés Jean-Jacques et Bernardin de Saint-Pierre, mais je ne sais si quelqu'un l'a jamais cédé sur ce point à George Sand. Lorsque les femmes, d'ailleurs, se mêlent d'être

romanesques, ne le sont-elles point d'ordinaire beaucoup plus que personne de l'autre sexe, soit que leur imagination ait quelque chose de plus vif et de plus impétueux, soit qu'une volonté plus débile ne leur permette point de résister avec autant de force à l'impulsion de leurs sentiments ou de leurs fantaisies, soit enfin qu'une moins grande expérience de la vie pratique les empêche d'apercevoir les obstacles qui se peuvent opposer à leurs désirs?

Nul exemple, du moins, n'est à cet égard plus frappant que celui que nous offre l'existence tout entière de notre héroïne. Que d'illusions de toute sorte,

en effet, ont occupé tour à tour, et souvent même à la fois, cette âme trop généreuse ! Ce fut tantôt une religion qui joignît à la rigueur d'un système philosophique les grâces de la mythologie et les ravissements du mysticisme ; tantôt une morale qui tempérât la vertu stoïque par la charité chrétienne ; tantôt un gouvernement qui fît régner sur la terre l'égalité, la fraternité, l'harmonie et le bonheur. Mais, parmi tant de nobles chimères, il faut assurément donner la première place à la conception vraiment platonicienne que George Sand se forma de l'amitié. Comme l'auteur du *Banquet* et du

Phèdre, elle se plût toujours à imaginer entre certaines âmes d'élite je ne sais quelle union idéale et parfaite où devaient se confondre à la fois les ardeurs de l'amour, la solidité d'une fraternelle affection et le charme austère d'une sympathie purement intellectuelle. Ce beau rêve, qu'elle s'efforça vainement de réaliser durant toute sa vie, explique peut-être tout ce qui s'y trouve en apparence de bizarre et de déréglé. Il semble qu'elle se soit flattée d'abord de rencontrer dans le mariage ce rare et merveilleux commerce que son imagination lui peignait de couleurs si séduisantes. Dans cette pen-

sée, elle s'empressa de choisir, parmi de nombreux prétendants, un jeune homme qui l'avait charmée, nous dit-elle, en lui parlant d'amitié plutôt que d'amour. Par malheur, les deux époux en arrivèrent bientôt, encore qu'un peu tard, à découvrir que le même terme leur servait à désigner des choses tout à fait différentes. Le mari, dans son bon sens un peu grossier, ne se figurait rien au delà d'une vulgaire association d'intérêts, de travaux et de plaisirs. Le contraste ne laissait point d'être fort grand entre de si mesquines aspirations et les poétiques théories de la jeune philosophe. En outre, l'orgueil-

leuse indépendance qu'elle avait reçue en héritage de ses illustres aïeux ne la disposait guère à se plier docilement aux volontés d'un maître, lui fût-il imposé par les lois divines et humaines. De là ce désenchantement rapide qui la brouilla sans retour avec la vie conjugale et même avec l'antique institution du mariage. D'autres femmes, sans doute, eussent consumé le reste de leurs jours à pleurer une telle déception, mais George Sand paraît s'en être consolée assez vite. Aussi bien, si les personnes d'une complexion rêveuse sont parfois cruellement blessées par le rude contact des réalités positives,

elles ont du moins cet avantage de pouvoir oublier presque aussitôt leur douleur en se réfugiant dans cette sphère idéale et dans ce riant pays des songes qui est leur véritable patrie. A dire le vrai, ce penchant à s'isoler du monde extérieur se fortifia encore chez George Sand par la nécessité où elle fut, pour se procurer une aisance indépendante, de puiser sans relâche des fictions de toute espèce dans les vastes trésors de son imagination. A partir, en effet, du moment où elle commença d'écrire, c'est dans ses œuvres qu'il faut chercher le principal et le meilleur de sa vie. La plupart de ses instants, pendant près

d'un demi-siècle, furent employés à suivre, dans le cours de leurs pathétiques aventures, ces brillants héros et ces belles héroïnes qu'elle animait du feu de son génie. Aussi ne tarda-t-elle point, au milieu de ses romanesques travaux, à oublier complètement l'existence de son prosaïque mari, même avant qu'une séparation judiciaire les eût légalement détachés l'un de l'autre. Le pauvre M. Dudevant mérite sans doute, sous ce rapport, de prendre place dans l'histoire littéraire à côté de la femme de La Fontaine. Ajoutons toutefois que si George Sand s'acquitta fort mal de son rôle

d'épouse, elle fut du moins une excellente mère et surtout une aïeule admirable, se plaisant à surveiller l'éducation de ses petites-filles et parfois même à redevenir enfant pour se mêler à leurs jeux.

Heureuse si elle n'eût jamais connu d'autre passion que cette pure tendresse maternelle ; mais là ne devait point se réduire cette nature ardente qui se résumait en ces termes à la fin d'une longue et sincère autobiographie : « Il n'y a en moi rien de fort que le besoin d'aimer. » Pour être déçue, en effet, par les côtés vulgaires du mariage, George Sand ne laissa point de chercher ailleurs

cette parfaite amitié dont elle pouvait, à l'exemple de Montesquieu, se proclamer amoureuse. Mais cet amour semble s'être borné, chez le sagace et sceptique auteur des *Lettres Persanes*, à des rêveries purement spéculatives. Moins avisée, George Sand devait se consumer inutilement à poursuivre un fantôme idéal qui, pareil aux ombres homériques, s'évanouissait toujours à l'instant même où elle pensait l'atteindre et le saisir. Peut-être est-il plus sage, à vrai dire, d'en croire sur ce point, au lieu de Platon, La Rochefoucauld et la Bruyère, dont l'expérience profonde s'accorde à déclarer

que l'amitié véritable est plus rare encore que le véritable amour. Mais, fût-elle mille fois plus commune, il faut convenir que George Sand se plaça, pour la réaliser, dans des conditions particulièrement défavorables. Car enfin, s'il est possible de rencontrer quelquefois un tel sentiment, c'est sans doute sous sa forme la plus ordinaire et la plus normale, à savoir dans une liaison réciproque entre deux personnes du même sexe. Or, ni le caractère, ni l'éducation de George Sand ne la rendaient capable de ressentir ou d'inspirer un attachement de ce genre. Trop différente en toutes choses des

autres femmes, il semble qu'elle n'ait jamais pu les aimer ni en être aimée. L'humble et scrupuleuse piété d'une chrétienne, la frivolité d'une mondaine spirituelle et légère, et les plates conversations d'une bourgeoise étaient faites pour déplaire également à cette âme éprise d'orgueilleux systèmes et de libre philosophie. Aussi ne voit-on point que George Sand ait jamais eu, depuis sa sortie du couvent, d'autres amies que quelques femmes de lettres ou de théâtre, comme la comtesse d'Agoult et Marie Dorval. Les tendances de son esprit et la nature de ses goûts l'obligeaient en quelque sorte à re-

chercher surtout la société des hommes? Mais se pouvait-elle flatter d'y trouver l'amitié?

La plus grande faute de sa vie fut assurément de s'être bercée de cet espoir. Non qu'on n'ait vu s'établir parfois, sous le nom d'amitié, un commerce assez étroit entre des personnes de sexe différent, mais enfin de tels exemples sont fort rares, et supposent un concours de circonstances qui n'est guère propre à faire naître la sympathie. La condition première d'une pareille union n'est-elle point, en effet, que l'homme et la femme en viennent à ignorer pour ainsi dire cette diffé-

rence même de leur sexe? Mais qui peut jamais produire un tel miracle? Ce sera, d'aventure, comme chez Mme de Lafayette et le duc de la Rochefoucauld, la vieillesse et les infirmités des deux personnages, ou encore leur laideur extraordinaire, comme chez Mlle de Scudéry et Pellisson, ou bien enfin leur énorme disproportion d'âge, comme chez Mme du Deffand et Horace Walpole. Or, telle ne devait point être la situation de George Sand, qui eut presque toujours l'imprudence de se choisir pour amis des hommes assez jeunes, au moment où elle était elle-même dans toute la fleur et dans tout

l'éclat d'une beauté puissante et superbe. Car il ne faut pas s'en rapporter, sur ce point, au portrait trop modeste qu'elle a tracé de sa personne dans ses *Mémoires*, ni prendre à la lettre le mépris qu'elle y paraît témoigner pour sa figure. Tous ses contemporains, au contraire, sont unanimes à en louer les charmes. Combien n'a-t-on point, surtout, célébré en prose et en vers ces grands yeux noirs, qui tantôt semblaient noyés dans la douceur d'une rêverie profonde, et tantôt s'illuminaient de magiques éclairs où rayonnait une fierté souveraine! Quoi d'étonnant, dès lors, que le public ait tou-

jours suspecté les nombreuses liaisons où s'engageait une personne ainsi faite ? Et la malignité n'y pouvait-elle point remarquer, d'ailleurs, ces entraînements soudains, ces mouvements impétueux, ces familiarités indiscrètes, ces jalousies, ces bouderies, ces retours capricieux et ces ruptures éclatantes qui sont l'apanage ordinaire de la passion la plus vive ? Non que le ciel ait jamais été plus pur que les intentions de George Sand. On ne voit pas, du moins, qu'aucune de ses inclinations lui ait été dictée par cette fantaisie aveugle qui caractérise habituellement l'amour. La distinction de l'esprit, la

supériorité dans les lettres ou dans les arts, la philosophie, la politique, la science paraissent avoir été les seuls appâts où se laissa séduire son génie curieux. L'on pourrait même croire, en parcourant la liste de ses amitiés, qu'elle les contracta surtout en vue de son instruction personnelle, tant il est vrai que l'intérêt semble toujours se glisser jusque dans les sentiments les plus épurés et les plus délicats! Quelque temps, par exemple, avant le mariage de la jeune Aurore, nous voyons qu'un gentillâtre des alentours avait conquis son affection en lui enseignant l'anatomie : singulière étude sans doute

pour une fille de dix-huit ans, et qui ne manqua point de scandaliser tout le pays. Tel autre, ensuite, sut la charmer en lui racontant ses lointains voyages et en l'initiant aux éléments de la botanique. Enfin, lorsque plus tard elle se résolut à composer des romans, les écrivains les plus célèbres de l'époque s'employèrent à l'envi à corriger ses premiers essais et à former son style. C'est ainsi qu'Alfred de Musset prétend l'avoir guérie, assez imparfaitement d'ailleurs, de l'abus des adjectifs. D'illustres penseurs s'efforcèrent en outre à lui éclaircir ces problèmes métaphysiques et ces ques-

tions sociales dont la solution occupa si longtemps ses pensées. Tour à tour, Lamennais lui développa son éloquente hérésie, Michel de Bourges lui communiqua la généreuse ferveur de ses utopies humanitaires, et Pierre Leroux tâcha de mettre à sa portée les dogmes obscurs de cette religion nouvelle qu'il espérait substituer au christianisme. Et que d'extases délicieuses, d'autre part, ne durent point procurer à une femme si passionnée pour les beaux-arts des virtuoses tels que Chopin ou Franz Liszt, soit par leurs compositions originales, soit en lui interprétant le génie de Mozart, Weber, Beetho-

ven et ces vieux maîtres italiens dont elle goûtait par-dessus tout les grâces faciles et naïves! Ainsi, la plupart de ses amis contribuèrent successivement, dans une mesure plus ou moins grande, à élever, à étendre, à polir et à orner son esprit. Tel était le beau côté de toutes ces liaisons, qui ne manquaient point d'être, à leur début, les plus agréables du monde. Tout d'abord, en effet, « le sublime s'amalgamait », pour parler comme Saint-Simon. L'on se jurait une affection fraternelle, éthérée, délicate, immatérielle, et qui paraissait d'autant plus exquise qu'elle était plus éloignée des errements du

vulgaire. Parfois même je ne sais quelle maternité artificielle se mettait de la partie pour envelopper dans la téméraire innocence d'une caresse ambiguë de grands enfants maladifs, capricieux, et gâtés par des succès précoces, comme Musset, par exemple, ou Chopin. Mais pouvait-on longtemps se jouer ainsi de la nature? Trop souvent George Sand vit avec douleur les conversations idéales où elle avait aspiré se transformer d'une manière insensible et aboutir en définitive à de banales déclarations d'amour qui renversaient toutes ses illusions. En vain, pour donner le change à ces ardeurs

qu'elle redoutait, elle s'essayait à dissimuler le mieux possible ce sexe fatal qui venait toujours entraver ses beaux desseins. Il lui servit peu de prendre le nom ou l'habit d'un homme, et sa réputation souffrit inutilement du scandale qu'excita un pareil déguisement. Peut-être même l'imprudente redoubla-t-elle encore, en ajoutant à ses charmes le piquant du travesti, les périls qu'elle voulait conjurer. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'un tel stratagème ne semble point l'avoir dérobée à des hommages trop chaleureux qui ne laissaient point de la jeter dans un cruel embarras. Les accueillir,

en effet, c'était s'exposer bientôt au mépris, et les repousser, à la haine. Dans l'un et l'autre cas, c'en était fait de cette affection tant souhaitée, et tel fut en effet le double écueil où se brisèrent alternativement, selon les circonstances, les rêves audacieux de notre héroïne : semblables, en leur désastreuse catastrophe, à ces coursiers ailés dont Platon nous a décrit dans le *Phèdre* les aventureux voyages vers un empyrée inaccessible. Ou bien, pour employer une comparaison moins illustre, les différentes périodes de cette existence si agitée n'apparaissent-elles point comme autant de scènes tragi-

comiques d'une longue pièce à tiroirs à laquelle on pourrait donner pour titre, en souvenir de l'un des principaux acteurs : *On ne badine pas avec l'amitié ?*

Au reste, il ne semble point que les autres illusions où se complut George Sand aient été favorisées d'un meilleur succès. L'on ne peut s'empêcher, par exemple, de la plaindre sincèrement lorsqu'on la voit errer de système en système sans y jamais rencontrer une vérité philosophique ou religieuse qui satisfasse en même temps son cœur et sa raison, et il y a même lieu de s'étonner qu'elle ait poursuivi avec tant

de persévérance des recherches toujours si infructueuses. Les événements politiques, d'autre part, furent pour elle une source inépuisable de déceptions, et quelques-uns même d'entre eux, où elle avait contribué d'ailleurs le plus innocemment du monde, lui causèrent bien souvent de trop justes remords. Aussi bien, les utopies socialistes ne se succédaient pas moins rapidement que les doctrines métaphysiques dans cette âme volage et mobile, mais toujours foncièrement républicaine en dépit de ses royales origines. Tour à tour, en effet, saint-simonienne, fouriériste, collectiviste, tantôt éprise,

avec Ledru-Rollin ou Louis Blanc, d'une dictature quelque peu terroriste, et tantôt, avec Armand Barbès, de je ne sais quelle anarchie débonnaire et chevaleresque, on peut dire que George Sand passa la première moitié de sa vie à imaginer pour le peuple, sous les formes les plus diverses, une souveraineté irréalisable. En revanche, elle devait consacrer ses derniers jours à déplorer les erreurs et les excès ou il se laissa entraîner pendant quelques mois d'un règne inexpérimenté : malheureuse sans cesse en ses affections, et trompée dans son amour pour les humbles comme dans

son amitié pour les grands hommes!

A la vérité, au milieu de la ruine de tant de chimères adorées, les consolations, par bonheur, ne manquèrent jamais à George Sand. Tout d'abord, les fictions qu'elle composait sans relâche étaient faites pour la distraire au jour le jour de la mesquinerie ou de la laideur des choses positives. Mais c'est surtout dans la contemplation de la nature qu'elle goûta ces longues heures de sérénité, de repos et d'oubli dont tous les vrais poètes ont ressenti et célébré le charme. Encore n'eut-elle jamais besoin, pour promener et guérir ses souffrances, de ces superbes décors

d'Amérique, d'Italie ou de Palestine qui servent de cadre aux ennuis pompeux d'un Chateaubriand. Il ne lui fallut chercher au loin ni ces montagnes altières et ces lacs azurés dont l'aspect dissipait quelquefois l'âpre misanthropie de Rousseau, ni ces îles éternellement fleuries que Bernardin de Saint-Pierre aimait à voir se mirer dans les flots ensoleillés de la mer des Indes, ni ces orangers embaumés sous lesquels rêva Lamartine, ni ces donjons ruineux où Victor Hugo s'accouda pour écouter le romantique murmure de la Forêt-Noire et du Rhin. Le moindre coin de campagne, la plus humble des scènes rus-

tiques suffisait pour enchanter l'heureuse imagination de notre héroïne. Les alentours de Nohant, où s'était jouée son enfance, lui parurent toujours préférables aux sites les plus pittoresques de la France et de l'Europe. Rien de plus modeste et même de plus vulgaire, pourtant, que cette *Vallée Noire* qu'elle a immortalisée. Le touriste qui, sur la foi de l'auteur de la *Mare au Diable,* s'aventurerait en ces parages serait sans doute fort désappointé de n'y rencontrer qu'une assez large prairie, semée de buissons et de bosquets, coupée çà et là de quelques eaux vives, et bornée au loin par des coteaux boisés.

Un tel paysage ne rappelle-t-il point, en sa simplicité unie, celui qui comblait les vœux du bon Horace ? Mais que faut-il davantage à qui sait rêver ? Aussi bien, dans l'uniformité de cette plaine tranquille, où George Sand voyait, nous dit-elle, errer je ne sais quel vague sourire d'une douceur infinie, il semble qu'elle retrouvât mieux qu'ailleurs l'image de cette Nature puissante et sereine, de cette grande et bonne Déesse qui l'avait initiée dès l'enfance à ses paisibles mystères. Là, des charmes secrets rendaient la foi et l'espérance à cette âme découragée tantôt par le néant des systèmes philosophiques,

tantôt par l'incertitude et l'inconstance des événements humains. Là, lors d'une rupture trop célèbre, et tandis qu'Alfred de Musset tâchait vainement de s'étourdir au milieu des fêtes mondaines, George Sand vint se réfugier pour guérir la plus cruelle douleur de son existence, et les tortures de cet amour brûlant qui s'était insinué dans son sein sous le couvert d'une imprévoyante amitié. Là s'effacèrent aussi de sa mémoire les funestes journées de Mai et de Juin 1848, dont le ridicule ou l'horreur avaient failli anéantir entièrement ses croyances démocratiques. Là, enfin, les désastres de 1870 la trouvèrent

calme, recueillie en une grave tristesse et confiante en des jours meilleurs. Cependant la vieillesse était arrivée; et avec elle l'apaisement, le bonheur, en même temps que le pur éclat d'une gloire incontestée. Les visiteurs curieux affluaient à Nohant, assez surpris, toutefois, de rencontrer, au lieu de la vaporeuse Indiana ou de la noble Consuelo, une bonne dame fort simple en ses manières et en ses conversations, volontiers silencieuse, un peu distraite, occupée surtout de ses pauvres, de ses oiseaux, de son chien et de ces enfantines marionnettes dont le spectacle l'intéressait à l'égal

des plus superbes opéras du monde. Ainsi, parmi d'innocents plaisirs et d'agréables rêveries, pleine d'espérance en la bonté du Dieu que lui avaient révélé les merveilles de la création, elle attendait sans peur l'instant suprême qui semble si redoutable au méchant ou au sceptique. Aussi se montra-t-elle douce et résignée en présence de cette mort qui lui apparaissait comme le commencement d'une vie plus belle et plus complètement idéale. Peut-être même est-il permis de conjecturer, d'après les paroles confuses où s'égara son agonie, qu'elle expira au milieu d'un aimable songe qui transportait une

dernière fois son imagination parmi la verdure et les fleurs : bienheureuse créature, que les illusions les plus charmantes, après avoir enchanté toute son existence, accompagnaient encore jusqu'au seuil de la tombe !

II

Que nous faudra-t-il donc chercher dans son œuvre, si ce n'est l'expression de ces rêves qui remplirent les plus nombreux et les plus beaux de ses jours? Rien de plus personnel, d'ailleurs, que les esprits rêveurs et poétiques. Le monde qu'ils portent en eux leur paraît plus intéressant et pour ainsi dire plus réel que celui qui les entoure. Aussi ne peuvent-ils s'empê-

cher, quelque sujet qu'ils traitent et quelque genre qu'ils manient, de se mettre en scène et de se peindre avec autant d'abondance que de naïveté. Ainsi, Platon substituait, sans y penser, les hardiesses de sa sublime métaphysique à la simplicité familière et au bon sens pratique des doctrines de Socrate. Ainsi, La Fontaine intervient à chaque instant dans ses fables par un trait spirituel, par une réflexion mélancolique, par un élan d'enthousiasme, par une digression morale, philosophique ou littéraire. Ainsi, Rousseau parle souvent par la bouche de Saint-Preux, Gœthe se représente dans Wer-

ther ou dans Faust et Chateaubriand dans René. De même, si l'on ne possédait aucun document sur la vie de George Sand, il serait pourtant assez facile de reconstituer, à l'aide de ses ouvrages, sinon les détails de sa biographie, du moins les états successifs de son âme. Qui ne devinerait, par exemple, dans l'auteur d'*Indianà* et de *Vàlentine*, en dépit de son pseudonyme masculin, une jeune femme ardente et sensible, qu'une union mal assortie, mais indissoluble, exaspère contre les conventions sociales, et dont le génie supérieur s'indigne du rang modeste et secondaire où les lois du mariage sem-

blent reléguer l'épouse? Cependant, le doute et le découragement saisissent bientôt George Sand au milieu de cet inutile combat contre des principes et des coutumes séculaires. Bientôt, tirée de la dépendance et de l'obscurité par le retentissement de ses premiers écrits; admirée, discutée ou décriée dans toute l'Europe, mais toujours dépaysée en un monde prosaïque où elle passe tristement comme une étrangère; placée dans la plus brillante, mais aussi dans la plus équivoque des situations; retranchée en quelque sorte du nombre des femmes sans pouvoir se mêler librement aux hommes; affranchie des

opinions et des préjugés du vulgaire, mais incapable de marcher d'un pas sûr à travers les régions escarpées de la philosophie ; solitaire, déclassée et désespérée au sein de la gloire, elle se plaît à étaler dans *Lélia* son fastueux martyre. Mais une passion soudaine vient-elle dissiper ce douloureux scepticisme, et l'adoration ingénue du jeune rimeur Sténio a-t-elle touché le cœur superbe de notre Lélia : aussitôt se pressent sous sa plume une foule de romans poétiques et gracieux, où les sentiments les plus tendres sont analysés, dans leurs nuances les plus délicates, avec une finesse et une complaisance infi-

nies. De même, lorsque George Sand cherchera plus tard, dans la contemplation d'un avenir mystérieux et lointain, des remèdes aux blessures de l'amour, on verra les utopies humanitaires et les élans mystiques occuper en ses fictions une place beaucoup trop grande. Mais de nouvelles déceptions, en brisant une fois de plus ce généreux courage, transforment encore ce talent si souple et si varié. Alors, à ces ambitieuses rêveries, dont une désastreuse révolution paraît démontrer le vide et le chimérique, succède tout à coup une tendance à la simplicité, un goût du naïf et du champêtre, une observation

assidue des splendeurs de la nature et comme un désir d'oublier l'imperfection des choses humaines dans le spectacle de l'œuvre divine. Vers la même époque, de longues considérations sur les lettres ou les arts, des récits historiques et jusqu'à des contes de fées trahissent chez notre héroïne le besoin de se détacher du présent et de la réalité. Enfin, ses derniers ouvrages respirent une philosophie douce, tolérante et sereine, où l'on sent l'expérience tardive de la vie pratique, le calme de la vieillesse et le charme un peu lent de cette « éloquence blanchissante » dont se louait Cicéron au terme de sa carrière.

Rien d'étonnant, du reste, que l'on retrouve ainsi George Sand dans ses ouvrages, si l'on considère comment elle concevait la composition d'un roman. Consultée, en effet, à plusieurs reprises par des débutants qui se voulaient essayer dans ce genre, l'on peut voir, dans sa correspondance, qu'elle les invitait généralement à chercher en eux-mêmes, c'est-à-dire dans ce qu'ils avaient médité de projets, ressenti de passions ou éprouvé d'aventures, la matière et le fonds de leurs travaux. Et nul doute qu'elle ne leur révélât ainsi les secrets de sa propre méthode, si du moins il est juste d'appliquer de

pareils termes aux combinaisons spontanées de ce génie si facile, si naïf, si capricieux parfois en ses allures, et toujours si éloigné de tout ce qui sent l'artifice ou le calcul. Aussi bien, ce n'est point seulement à son insu que notre héroïne se montre dans la plupart de ses œuvres. Il semble qu'elle ait aimé, au contraire, à s'y représenter derrière ses personnages et comme au second plan, ainsi que le font volontiers, en leurs tableaux, certains artistes de la Renaissance. Tantôt, sous l'habit d'un jeune touriste, et répondant au nom gracieux de Zorzi, nous la voyons rêver ses contes vénitiens en

prenant des sorbets sur le Lido avec la charmante Beppa, le spirituel abbé Panorio, l'éminent docteur Acrocéraunius et l'incomparable ténor Lélio, dont elle a, dans la *Dernière Aldini*, narré les galantes prouesses. Tantôt, elle nous apparaît, dans sa mansarde du quartier Latin, recevant les confidences littéraires du brillant Horace ou dissertant de politique avec Jean Laravinière, le farouche président des « bousingots ». Tantôt, enfin, de retour à Nohant, elle endosse le harnais du chasseur et, dans ses courses à travers la campagne, interroge curieusement Mouny-Robin sur le malicieux diable *Georgeon*, ou va frapper

à la porte du vieux Mauprat pour lui faire raconter ses sinistres souvenirs de jeunesse. Ou bien, elle s'arrête à contempler longuement deux laboureurs dont le visage énergique lui remet en mémoire une antique gravure d'Holbein, et de cette rêverie naît *La Mare au Diable*. Ainsi, dans chacun de ses prologues, George Sand se présente à nous sous des aspects et même sous des costumes différents, mais l'on ne cesse jamais, d'ailleurs, de l'entrevoir à travers le tissu un peu lâche de ses narrations. Combien de fois, en effet, n'impose-t-elle point silence aux acteurs qu'elle met en scène et ne prend-

elle point la parole en son propre nom pour nous expliquer mieux leur situation ou leur caractère! A la fin, par exemple, d'un discours exalté de Bénédict, elle nous avertira ingénument de vouloir bien nous rappeler que son héros est « une nature d'exception ». De même, à propos de telle ou telle péripétie de ses fictions, elle se jettera dans des digressions infinies sur la politique, l'histoire, la métaphysique, la morale, la littérature ou les beaux-arts. Parmi les romanciers, il n'en est point qui se soit plu davantage à interrompre le cours d'un dialogue ou d'un récit pour s'entretenir familièrement sur

toutes sortes de sujets avec celui qu'elle nomme volontiers « son cher lecteur ». Quelques-unes même de ses plus intéressantes productions, comme *Lucrezia Floriani*, ne laissent point d'être gâtées fort malheureusement par l'abus d'un tel procédé, qui devient bientôt intolérable dès qu'il est employé sans mesure.

A cet égard, l'on peut donc dire que George Sand est l'un des principaux personnages de son œuvre. Mais, à bien examiner ces personnages eux-mêmes, que sont-ils le plus souvent, si ce n'est d'harmonieux et fidèles échos de la voix de l'auteur ? En vain chercherions-

nous à reconnaître leurs originaux en regardant autour de nous dans la foule humaine. Enfants de l'imagination de George Sand, tous ces héros ont peu de réalité hors de là, et, façonnés sur un modèle unique, ils ne ressemblent guère qu'à la mère puissante et féconde dont ils ont reçu le jour. Comme elle, ils se complaisent dans de vagues et voluptueuses rêveries; comme elle, ils ne se repaissent que de chimères et d'illusions ; comme elle, ils dédaignent les opinions et les mœurs vulgaires pour se former un magnifique idéal de poésie, de bonheur, de vertu et de charité; comme elle, enfin, ils bornent

leur action à contempler la nature, à philosopher et surtout à aimer. L'amour, en effet, tient la première place dans leurs âmes et y règne en maître à l'exclusion de tous les autres sentiments. Ni les conseils de la prudence, ni les fumées de l'ambition, ni les ardeurs de la gloire, ni la cupidité ou l'avarice ne viennent jamais entrer en lutte avec lui. Jamais, on ne le voit combattu courageusement comme une indigne faiblesse ou subi avec douleur comme une impérieuse fatalité. Glorifié, au contraire, et scrupuleusement nourri dans les cœurs comme une flamme sacrée qu'allu-

ma je ne sais quelle étincelle jaillie des célestes foyers, il tire de cette prétendue divinité d'origine une supériorité absolue sur tout ce qui n'est qu'humain. Différences de caste, d'éducation ou de fortune, mœurs, coutumes, principes, devoirs s'effacent et disparaissent devant lui. Il est la loi naturelle et la force suprême où veulent s'opposer en vain les conventions factices des peuples dégénérés. Quels que soient les égarements, les fautes et même les crimes où il se précipite, il porte en soi sa justification. Étranges théories, sans doute, et qui, poussées jusqu'à leurs extrêmes conséquences,

ne laissent point de produire parfois des événements plus étranges encore. On ne peut s'empêcher, par exemple, de sourire lorsque l'excellent Jacques, rejetant en quelque sorte le pourpoint de Sganarelle pour se draper dans la toge d'Auguste, pardonne avec une sérénité majestueuse à l'épouse et à l'ami dont l'adultère a trompé sa confiante affection. « Ils ne sont pas coupables, déclare-t-il d'un ton pénétré, ils s'aiment, » et, dans le raffinement de sa clémence, il ira jusqu'à mourir volontairement pour faciliter leur union. Ne sommes-nous point transportés, par de tels dénoûments, à mille lieues de la

vie réelle ? Mais, au reste, y retrouvons-nous davantage cet amour ainsi célébré et divinisé ? Et faut-il en chercher le modèle ailleurs que dans l'âme poétique et romanesque de George Sand ? Peu soucieuse, en effet, d'observer les passions dans autrui, notre héroïne paraît s'être complue à les représenter surtout telles qu'elle avait pu les ressentir ou les rêver en elle-même.

De là ce caractère particulier et original qu'elle a prêté à l'amour dans la plupart de ses romans. Ce n'est plus ni cette fièvre malsaine et brûlante que nous peignaient les anciens, ni cette impétuosité sensuelle qui se remarque

chez les personnages de Shakespeare, ni cette flamme vertueuse et chevaleresque dont se glorifient les héros cornéliens, ni cette tendresse délicate dans laquelle un Racine a su mêler d'une manière si exquise la sensibilité la plus touchante et la plûs pathétique avec les bienséances les plus nobles et les élégances les plus raffinées de la galanterie. Sans doute, par leurs élans lyriques, par leur vague mélancolie, par leurs alternatives de langueur et de violence, les Indiana, les Valentine, les Bénédict ou les Simon semblent porter plutôt la marque de l'influence byronienne et romantique. Mais ce qui

leur appartient en propre, et ce qui distingue spécialement leur amour, c'est sa confusion fréquente avec des attachements d'une autre espèce, et notamment avec l'amitié. Écoutons parler, en effet, tous ces amoureux : les termes leur manquent pour exprimer le sentiment étrange et sublime qu'ils éprouvent; la langue humaine est impuissante à en donner l'idée; pour le définir, le mot d'amour a quelque chose de trop vulgaire, celui d'amitié quelque chose de trop froid, et aucun nom ne saurait rendre exactement ces complexes ardeurs qui réunissent, dans un rare et ineffable mé-

lange, la fleur de deux genres d'affection si doux, mais d'ailleurs si différents. Aussi se comparent-elles tantôt aux feux divins que consument les purs esprits en présence de l'immortelle majesté; tantôt, à l'extase qui saisit les âmes platoniciennes dans la contemplation du Beau idéal. Mais ne reconnaît-on point là surtout ce rêve d'amitié parfaite et d'union immatérielle entre les cœurs d'élite qui fut l'une des illusions préférées de George Sand, et qui pensa gâter toute son existence ? Aussi bien, il est curieux, à ce point de vue, de rapprocher du langage de ses héros celui qu'elle tient d'ordinaire dans ses

lettres amoureuses. L'on y retrouve la même tendance à vouloir tromper les autres et se tromper soi-même sur la nature de son affection, le même désir secret d'être la dupe de son cœur, et la même ingéniosité à déguiser, de la meilleure foi du monde, les sentiments les plus tendres et les plus vifs sous un amas de formules ambitieuses, de distinctions subtiles et d'expressions indécises. Là ne se borne point, au reste, cette ressemblance, et l'on peut pousser plus loin le parallèle. Par leurs actes, comme par leurs paroles, tous ces parfaits amants que George Sand met en scène évoquent à chaque ins-

tant son souvenir. Rien de plus caractéristique, à cet égard, que les allures quelque peu uniformes de leur passion. Nulle trace, tout d'abord, chez eux, de coup de foudre et d'impulsion aveugle, mais plutôt d'une sympathie assez lente à s'établir, et fondée principalement sur la conformité de leurs goûts, de leurs opinions ou de leurs habitudes d'esprit. De là tout ce qu'il y a de chaste, de sérieux et même de grave dans leurs premiers entretiens, qui roulent volontiers sur les matières les plus relevées ou les plus exquises. Ainsi, c'est par une conversation sur la musique et la peinture que les âmes

de Bénédict et de Valentine se révèlent l'une à l'autre. Ainsi, par ses chants mélodieux, Consuelo charme le mélancolique Albert de Rudolstadt qui lui interprète en retour, avec une éloquence passionnée, l'hérésie révolutionnaire de Jean Huss et les sanglantes annales des Taborites. De même, nous voyons, dans le *Meunier d'Angibault*, la noble Marcelle de Blanchemont s'égarer avec le plébéien Lémor dans des théories audacieuses sur la réforme et l'avenir du monde. Ici, c'est le jeune André qui se plaît à initier aux éléments des sciences son ignorante et naïve maîtresse. Là, c'est le marquis de Vil-

lemer qui communique à Caroline de Saint-Geneix le résultat de ses recherches sur le moyen âge et la féodalité. Non que de telles dissertations ne soient la plupart du temps assez médiocres et quelque peu banales; mais pourtant elles ne laissent point d'emprunter parfois à l'amour naissant qui s'y dissimule je ne sais quelles grâces touchantes et quelle douceur singulière. Lorsque, par exemple, au milieu d'une belle nuit toute brillante d'étoiles, André s'efforce d'expliquer à Geneviève l'ordre éternel de l'univers, il sent tout-à-coup son cœur se gonfler de soupirs, et son regard cherche invo-

lontairement dans l'immensité quelque heureuse planète où se puissent réunir un jour, après leurs épreuves, les âmes poétiques et souffrantes que les lois de la terre ont séparées ici-bas. Mais quoi de plus piquant, d'ailleurs, et de plus inattendu que ce rôle tout à fait original des sciences et des arts, qui servent ainsi à former ingénument et insensiblement tant d'aimables liens ?

Peu à peu, en effet, ces causeries savantes ou sublimes s'échauffent et se transforment. Bientôt, les affinités de l'esprit et la similitude des goûts engendrent une sympathie plus vive, mais qui se plaît encore à se voiler sous

le nom équivoque d'une tendresse amicale ou fraternelle. C'est sur ce nouvel état de l'âme de ses héros, et sur cette seconde phase de leur liaison que George Sand aime à s'étendre avec le plus de complaisance. Elle met volontiers en œuvre toutes les ressources de son génie et toute la magie poétique de son style pour nous décrire, dans leur ambiguïté délicieuse, ces conversations charmantes, où l'on voit les aveux les plus passionnés s'associer aux plus chastes serments, et l'innocence de l'amitié se mêler avec les transports de l'amour. Il faut bien convenir, toutefois, qu'elle s'attarde

souvent un peu trop dans de semblables peintures, si agréables qu'elles soient du reste, et l'une de ses plus graves erreurs est assurément de nous présenter toujours comme le type idéal de la passion ce qui n'en saurait être, au contraire, qu'une forme passagère et une période transitoire. Car enfin, cette situation indécise, ces vagues aspirations et cette incertitude ingénue d'un sentiment qui s'ignore ne se peuvent guère prolonger sans invraisemblance, mais surtout chez des personnages qui, tout en affichant la pureté la plus immatérielle, ne laissent point de s'abandonner avec une facilité sur-

prenante à de « saintes caresses » ou à de « fraternels baisers ». Le peu de réserve qu'ils montrent sur ce point, et qui forme un contraste si singulier avec le sublime de leurs discours, a été plus d'une fois reproché fort justement à George Sand. Il semble qu'elle ait oublié en cette matière l'une des maximes les plus célèbres de son oracle favori. Trop instruit là-dessus, en effet, par une triste expérience, l'ami de Mme de Warens et de Mme d'Houdetot a écrit quelque part, dans sa *Nouvelle Héloïse*, « qu'il ne faut rien accorder aux sens lorsque l'on veut leur refuser quelque chose ». Rien



n'est sans doute plus véritable, et il est certain que les amours les plus platoniques et les plus éthérées, dès qu'elles entrent dans une voie si dangereuse, doivent s'attendre tôt ou tard au dénouement le plus banal. Aussi George Sand est-elle souvent forcée, pour esquiver ce dénouement, d'avoir recours à des procédés très artificiels. C'est ainsi, par exemple, qu'elle dérobe d'une manière tout-à-fait imprévue sa Lélia aux ardeurs de Sténio. La confusion d'une mascarade et la trompeuse ressemblance d'un domino mettent dans les bras du naïf poète, au lieu de son austère et majestueuse amante, la

spirituelle courtisane Zinzolina, qui se rit effrontément d'un tel quiproquo. Cette substitution inattendue d'une victime vulgaire dans un illustre sacrifice ne fait-elle point songer à ces coups de théâtre merveilleux qui viennent dénouer parfois la tragédie antique? Ou bien, en d'autres occasions, faute de pouvoir épargner à ses nobles héroïnes une chute inévitable, George Sand cherche du moins à imaginer quelque biais pour l'atténuer. Tel est le but de cette scène, si bizarre à la fois et si voluptueuse, qui nous montre Valentine surprise de nuit par Bénédict au moment où l'opium a engourdi ses

facultés dans un pesant sommeil. Mais de pareils stratagèmes ne se peuvent employer toujours, et la logique des événements contraint, la plupart du temps, ces âmes si haut placées à descendre peu à peu de leur nuage, et à terminer enfin leur beau rêve de la manière du monde la plus triviale. Alors, dans le désespoir où les précipite ce naufrage de leurs illusions, leur pensée se reporte avec tristesse vers l'innocente douceur de leur affection primitive, et ces heures délicieuses qu'ils coulaient autrefois leur apparaissent comme une sorte de paradis à jamais perdu et à jamais regrettable.

« Souviens-toi, dit Thérèse à Laurent dans *Elle et Lui*, souviens-toi qu'avant d'être ta maîtresse j'ai été *ton ami.* » Ce dernier exemple, à vrai dire, est tiré d'une œuvre qui touche de bien près à l'autobiographie, mais n'est-il point piquant, dès lors, que l'héroïne en paraisse si semblable, par sa conduite et par ses discours, à celles qui tiennent la première place dans les autres romans de l'auteur? Ces effusions même de tendresse et de pitié presque maternelles, qui caractérisent l'affection de Thérèse pour son fantasque soupirant, et que l'on peut remarquer également dans les lettres de George Sand

à Musset, ne laissent point de se rencontrer souvent ailleurs. La superbe Quintilia Cavalcanti, la mélancolique Lélia et la bonne Lucrezia Floriani condescendent volontiers à traiter en enfants leurs frêles et timides amoureux. De même, Madeleine Blanchet finit par épouser le pauvre *Champi*, qui l'adorait depuis longtemps comme la plus bienveillante des protectrices et la meilleure des mères adoptives.

Ainsi, c'est sa propre manière d'aimer, ce sont les romanesques chimères et les aspirations complexes de son âme que George Sand prête le plus souvent à ses héroïnes. De là, dans

leur caractère, je ne sais quoi d'uniforme que fait ressortir encore davantage ce qu'il y a d'invariable dans leur situation. Presque toujours, en effet, nous voyons leurs beaux feux contrariés par le même obstacle, à savoir par l'inégalité de la condition, de la naissance ou de la fortune. Aussi l'extérieur seul et les traits de la physionomie paraissent-ils mettre quelque distinction entre ces adorables créatures que le pinceau lumineux du génie a revêtues d'une beauté idéale et suprême. Rien n'est plus différent, par exemple, des grâces languissantes d'Indiana, que la douce majesté de Valentine, et la tris-

tesse tragique de Lélia ou la fierté sereine d'Edmée de Mauprat contrastent avec la timidité ingénue de Geneviève, l'étourderie naïve de Fernande, et l'aimable modestie de Consuelo. Mais encore est-il possible de reconnaître, malgré tout, comme un certain air de famille dans cette longue et charmante série de portraits féminins dont l'œuvre immense de George Sand nous offre le spectacle. Ces nobles et pittoresques attitudes, en effet, ce je ne sais quoi d'onduleux et d'aérien dans la démarche, ce coloris délicat et transparent du visage, ce sourire mystérieux et fugitif, ces pures flammes qui luisent

dans ces grands yeux mélancoliques, tout cela n'évoque-t-il point l'idée d'un essaim de déesses exilées sur la terre, et dont le regard profond semble rêver à la patrie céleste? Au reste, les amants de ces belles héroïnes ne s'élèvent pas moins qu'elles au-dessus de la nature humaine, et peut-être même s'éloignent-ils encore davantage de la réalité. Sombres et capricieux en leur humeur, contemplatifs, dédaigneux des lois et de la coutume, remplis d'une ambition vague et sans limites, ils paraissent avoir été créés surtout à l'image de Saint-Preux, de Werther, de René, de Childe-Harold, de Lara et

de tous ces personnages extraordinaires que peignaient à George Sand ses auteurs favoris. Rien d'étonnant, d'ailleurs, si, n'ayant connu les femmes que par elle-même, elle n'a pu représenter le plus souvent les hommes que d'après les livres.

Est-ce donc à dire, cependant, qu'elle n'ait donné aucune place, dans ses ouvrages, à l'observation des caractères et des mœurs ? Elle a aimé, au contraire, à opposer la plupart du temps à l'héroïsme et à la poésie le contraste des opinions, des sentiments et des intérêts qui gouvernent d'habitude le commun des mortels. Derrière ces figures idéales

qui brillent au premier plan de son tableau, elle ne manque jamais, pour les faire mieux ressortir, d'en esquisser quelques autres d'un dessin plus vulgaire, et dont elle emprunte le modèle à la moyenne de l'humanité. Mais il ne faut point s'attendre à trouver, dans de telles peintures, cette précision, cette ressemblance et cette vérité frappante qui éclatent, par exemple, chez un Balzac. Ces innombrables variétés de la famille humaine, en effet, que l'auteur du *Père Goriot* et d'*Eugénie Grandet* se plaît à étudier et à disséquer avec la patience et la curiosité minutieuse d'un naturaliste, George Sand, comme

la plupart des rêveurs, se borne à les regarder de très loin et de très haut, avec un dédain quelque peu hostile. Aussi n'aperçoit-elle jamais, pour ainsi dire, que les travers, les défauts ou les ridicules extérieurs des différentes classes de la société. Porte-t-elle les yeux, par exemple, sur les salons aristocratiques ? La générosité, la courtoisie chevaleresque ou l'honneur héréditaire qui caractérisent les grandes familles n'est point ce qui se présente à sa vue. En revanche, elle satirise avec aigreur cette politesse exacte et cérémonieuse, cette élégance un peu uniforme des manières, et cet attachement systéma-

tique aux traditions anciennes qui choque son humeur libre et son esprit curieux de nouveautés. De même, les militaires seront presque toujours chez elle grossiers et brutaux, les prêtres hypocrites, les fonctionnaires abêtis par la routine ou par les calculs mesquins d'une ambition banale, les valets fourbes ou stupides. Surtout elle ne tarit point sur les bourgeois et les provinciaux. Leur positivisme étroit, leur indifférence en matière de littérature et d'art, leurs préjugés, leurs manies, leur oisive médisance, leurs façons de parler plates ou prétentieuses sont un thème inépuisable

pour sa verve spirituelle. Mais de sonder l'obscure épaisseur de ces âmes prosaïques et d'analyser les sourdes passions qui s'y peuvent cacher, notre héroïne n'en conçoit jamais le dessein. Aussi bien, n'est-ce point beaucoup pour elle que d'avoir jeté, en passant, un superficiel regard sur ces êtres inférieurs : misérables produits d'une société dégénérée qu'elle voudrait voir s'écrouler, et multitude indigne de fixer plus d'un instant l'attention du poète!

Seuls, les paysans, et notamment ceux du Berry, constituent à cet égard une très heureuse exception dans l'œu-

vre de George Sand. C'est non seulement avec intérêt, mais encore avec un véritable plaisir qu'elle examine et qu'elle décrit dans le dernier détail leur manière de vivre, leurs travaux et leurs coutumes. Leurs superstitions même et leurs légendes merveilleuses, qu'elle se plaît à nous rapporter avec un demi-sourire plein d'une ironie bienveillante, trouvent grâce devant la superbe de sa philosophie. Cette prédilection, sans doute, se peut expliquer tout d'abord par l'éducation première de George Sand, qui avait passé les plus charmantes années de son enfance parmi les bons laboureurs de la *Vallée Noire*. Ses penchants

démocratiques, d'autre part, ses rêves de fraternité universelle et cette haine qu'elle manifesta toujours, à l'exemple de Rousseau, contre ce qu'il y a de factice et d'artificiel dans les milieux polis et raffinés, la portaient à chérir spécialement les humbles, les ignorants, les pauvres et les déshérités de ce monde ; et ceux-là devaient lui plaire entre tous, de qui les mœurs naïves semblaient avoir échappé à l'influence de la civilisation et se rapprocher jusqu'à un certain point de l'état de nature. Mais surtout ils avaient, aux yeux de cette contemplatrice assidue des spectacles champêtres, le mérite

d'en faire en quelque sorte partie intégrante, et d'être l'une des pièces essentielles d'un pittoresque décor. Ajoutons enfin que ces âmes simples et primitives, qui se peignent ingénument sur les visages et se révèlent au premier coup d'œil, n'exigeaient point de George Sand ce laborieux effort de pénétration dont elle paraît avoir été incapable. Aussi n'est-il rien de plus vrai, de plus ressemblant et de plus expressif que les portraits qu'elle nous a tracés de ses chers paysans berrichons. A vrai dire, leur physionomie douce, honnête et placide, également éloignée de la vivacité des méridio-

naux, de la malignité normande ou champenoise et de la rudesse septentrionale, leurs allures graves et réfléchies, la cordialité avenante de leurs manières et l'indolence rêveuse qui se lit dans leurs regards, tout cela n'était-il point fait exprès pour l'aimable et facile pinceau de notre héroïne? De même, c'est avec un pareil bonheur qu'elle s'est essayée parfois à reproduire dans son style la paisible lenteur et les grâces un peu traînantes de leur parler antique. Cette molle nonchalance du discours, en effet, cette aisance enjouée, cette gentillesse familiere et ces « braves formes de s'expli-

quer » qui rappellent Montaigne ou le bon Amyot paraissent être naturelles à ce génie si abondant, si naïf et si primesautier. Ainsi, dans la plupart de ses fictions rustiques, George Sand renonce presque entièrement à ses procédés ordinaires de composition. Au lieu d'étaler sa personnalité au premier plan de son ouvrage, elle cherche à la dissimuler le plus possible, et, bien loin de prêter encore à ses héros ses propres sentiments, elle s'efforce au contraire d'entrer dans les leurs, et de penser et parler comme les humbles personnages qu'elle met en scène. Avec eux, elle prend part aux durs travaux

de la charrue, aux labeurs brûlants de la moisson, aux joyeuses occupations du moulin, aux folâtres plaisirs de la fenaison. Avec eux, elle s'égaie aux propos malicieux des commères villageoises ou tremble au récit de ces horribles légendes que raconte, pendant les veillées de l'automne, la voix rauque et enrouée du chanvreur. Avec eux, elle va se mêler aux pittoresques quadrilles du dimanche, écouter les conversations galantes, rire aux chansons gaillardes et juger la gaie science des maîtres sonneurs. Ou bien, elle accompagne ses héros dans leurs petits voyages, contemple avec ravissement

les splendeurs bourgeoises de La Châtre ou de Chateauroux, et parfois même pousse jusqu'en Bourbonnais ou jusqu'aux montagnes de la Marche avec l'émotion curieuse et l'inquiétude vague d'un Ulysse errant, loin de sa patrie, chez les Lotophages ou les Lœstrygons. Mais l'imagination créatrice ne laisse point, malgré tout, de jouer son rôle dans ces charmantes pastorales, et le poète y apparaît sans cesse à côté de l'observateur. Au milieu de ces bons paysans qu'elle peint d'après nature, en effet, George Sand ne manque jamais d'en représenter quelques autres qui, tout en conservant les

mœurs et le langage de la foule rustique, s'élèvent bien au-dessus d'elle par la supériorité de l'intelligence et par la délicatesse ou la générosité des sentiments. C'est, par exemple, le mélancolique laboureur Germain, qui se meurt silencieusement d'amour pour la petite Marie; c'est la pieuse Madeleine, qui console ses douleurs en méditant la Sainte Écriture; c'est le doux et vertueux Champi; c'est la pensive Jeanne, dont la beauté majestueuse et les graves discours font songer à une « Isis gauloise »; ce sont les deux bessons de la Bessonnière et leur jalouse amitié; c'est la

vive et spirituelle Fadette, dont le pied léger, comme celui de la Camille de l'*Énéide,* « effleure sans la fouler l'herbe de la prairie » ; c'est enfin Joset le sonneur, dont le génie original sait exprimer sur une humble flûte de roseau les voix mystérieuses de la campagne en même temps que les passions du cœur humain : gracieuses ou sublimes figures, qui forment avec les physionomies un peu vulgaires de leur entourage un contraste piquant mais qui d'ailleurs ressemblent bien moins à des habitants du Berry qu'aux illustres pasteurs de Théocrite et de Virgile. A dire le vrai, toutefois, quel qu'ait été

son désir d'idéaliser les héros de l'idylle moderne, il est un sentiment que George Sand n'a pu mettre dans leur âme, et qui n'y aurait trouvé place qu'aux dépens de la vraisemblance : c'est cet amour de la nature dont s'inspirent si heureusement les bergers de l'églogue antique. Dans presque toutes les provinces de la France, en effet, il est trop certain que le paysan passe sa vie au milieu des beautés les plus pittoresques sans les comprendre : combien différent en cela de ces races méridionales que le soleil, le ciel bleu, les brises parfumées, la verdure éternelle et les flots limpides semblent impré-

gner de je ne sais quelle poésie innée et ingénue! Ainsi, tel pâtre de Théocrite souhaitera, comme un bonheur suprême, de tenir entre ses bras sa bien-aimée « en contemplant la mer de Sicile ». De même, Gallus prend à témoin de son amoureuse peine ces lauriers, ces myrtes et ces grands arbres du mont Ménale qui gémissent complaisamment avec lui. Jamais, au contraire, ni la petite Fadette, ni François le Champi, ni Germain le laboureur ne prononcent une parole qui nous peigne les champs, les bois ou le firmament, et à plus forte raison n'éprouvent-ils jamais le besoin d'associer à leurs rê-

veries, à leurs passions ou à leurs douleurs ces objets qui leur paraissent inanimés et muets.

Mais, si ses personnages sont insensibles aux grâces de la riante campagne qu'ils cultivent, George Sand, en revanche, intervient à chaque instant dans ses récits pour nous la faire admirer. Elle ne se lasse point de nous représenter cette plaine vaste et unie, où l'on ne voit guère s'élever çà et là que quelque vieux clocher ou la tour d'un castel en ruines; ces *traînes* tortueuses et verdoyantes, ces buissons pleins d'oiseaux chanteurs et ces ruisseaux qui coulent « à grand ramage ». Il n'est rien,

dans ces heureux vallons, que n'embellisse et ne transforme un pinceau si amoureux de son modèle. Sur tous ces rustiques tableaux qui l'enchantent, l'imagination la plus tendre et la plus rêveuse qui fut jamais au monde se plaît à répandre je ne sais quelle harmonie grave, profonde et pacifique, je ne sais quelle douce et sereine lumière, je ne sais quoi enfin de vague, de transparent et de mystérieux à la fois que l'on pourrait comparer, peut-être, à ce voile brillant et vaporeux dont s'enveloppent les paysages d'un Corot. Non que sa terre natale, d'ailleurs, soit la seule dont George Sand nous ait tracé

ainsi de séduisantes peintures. Parmi ses romans, beaucoup ont aussi pour cadre soit les sites majestueux ou terribles des Pyrénées, des Alpes, des Cévennes et de l'Auvergne; soit les rauques falaises de la Normandie ou les grottes sauvages des bords de la Meuse; soit les rives fleuries de la Loire ou de la Seine; soit les horizons ensoleillés de la Provence et de l'Italie; soit enfin ce décor féerique et merveilleux de Venise, qui seul put balancer un instant, dans le cœur de notre héroïne, les charmes de la *Vallée Noire*. Son grand mérite, sans doute, en ces descriptions, est d'avoir su, comme son maître Jean-

Jacques, rendre avec une précision éclatante et interpréter avec finesse le caractère propre et les beautés particulières des contrées les plus différentes; mais enfin il semble qu'elle soit restée par excellence, aux yeux de la postérité, le peintre de cette campagne berrichonne qu'elle avait aimée et sentie d'une manière plus complète et plus profonde.

Ainsi, la nature occupe une place considérable et vient toujours, pour ainsi dire, jouer son personnage à côté de l'homme dans les fictions de George Sand. Les oiseaux, les arbres et les fleurs y parlent je ne sais quelle langue

inconnue dont les accents mélodieux accompagnent, comme un lointain orchestre, les tirades passionnées ou superbes des brillants héros et des belles amoureuses. Tout cela ne forme-t-il point, à dire le vrai, une œuvre plus poétique encore que romanesque; qui nous transporte, bien loin de la réalité, dans un monde idéal et merveilleux, et à laquelle il ne manque, pour en achever l'illusion, que le rythme divin des Muses? Mais la prose de George Sand, d'ailleurs, ne laisse point d'être aussi harmonieuse que les plus beaux vers. On se sent délicieusement bercé par la musique de ces périodes amples

et sonores qui se déroulent lentement avec la douceur et la majesté d'un grand fleuve aux ondes magnifiques et tranquilles. Tel est même l'aimable prestige, telle est la richesse éblouissante de ce style opulent que tout ce qu'il a touché, pour parler comme Boileau, « se convertit en or ». Parées d'un si splendide vêtement, en effet, les utopies insensées d'un Saint-Simon ou d'un Fourier, les rêveries métaphysiques d'un Pierre Leroux ou d'un Jean Reynaud ne nous semblent plus si bizarres ni si ennuyeuses. Il paraît agréable, au contraire, d'entendre discourir vaguement, avec une éloquence flat-

teuse, de la bonté de Dieu, des merveilles d'un monde meilleur, de l'immortalité de l'âme, de la paix et de la fraternité universelles, de la félicité suprême et de la vertu parfaite. De même, cette magie de la forme nous fera oublier la plupart du temps chez George Sand l'invraisemblance des caractères, la peinture superficielle des mœurs, la longueur démesurée des digressions ou des descriptions, et surtout la composition défectueuse de ces récits qui tantôt se traînent avec indolence, et tantôt se précipitent à travers des péripéties accumulées de la manière la plus artificielle. Non que ce style, du reste,

soit lui-même tout à fait exempt de défauts. Son abondance, sans doute, va trop souvent jusqu'à une prolixité fâcheuse, et l'harmonie ne laisse point d'y régner parfois aux dépens de la précision de la pensée, de la correction de la langue ou de la propriété des termes. Mais enfin, « sa grâce est la plus forte », et l'on se plaît, malgré tout, à s'abandonner au cours nonchalant et sinueux de ces phrases limpides, qui évoquent le souvenir d'un Platon ou d'un Fénelon.

Aussi bien, c'est cette puissance et cet éclat lyrique de la diction, en même temps que les élans d'une imagination

sublime, qui élèvent George Sand à un si haut rang parmi tant d'écrivains célèbres du sexe féminin. Dans cette adorable galerie, en effet, il semble qu'elle représente surtout la Muse et qu'elle soit le type de la femme poète, puisque enfin nous ne pouvons plus admirer l'antique Sapho que dans un petit nombre de fragments. Une Mme de Lafayette, par exemple, pourra bien surpasser notre héroïne par la pure sobriété de son langage, une Mme de Maintenon par la solidité de sa raison, une Mme du Deffand par la finesse de son esprit et la sûreté de son goût, une Mme de Staël par la pénétration de sa

pensée ; mais nulle ne nous offrira jamais cette fraîcheur enchanteresse du style, cette compréhension géniale des beautés naturelles et cette plénitude de poésie. Seule, Mme de Sévigné doit sans doute, à ce point de vue, être mise en parallèle avec l'auteur de *Valentine* et de la *Mare au Diable*. Ajoutons même qu'elle lui est supérieure par tout ce qu'il y a d'exquis, de délicat, de mesuré, d'élégant et de simple à la fois dans son tour inimitable. Mais il faut bien considérer, pourtant, que ses idées ne vont guère au delà d'un cercle assez étroit ; sa sensibilité, d'autre part, se concentre volontiers dans l'expres-

sion d'un unique amour qui ne laisse point, à la longue, de paraître un peu monotone; le pittoresque et le sublime, enfin, n'apparaissent dans ses lettres que par instants, par saillies et en quelque sorte par éclairs. Si George Sand, au contraire, a su embrasser la nature entière dans son majestueux ensemble comme dans ses plus petits détails; si elle a compris l'immensité de Dieu comme les grâces imperceptibles du brin d'herbe et les passions mobiles de l'âme humaine comme les lois immuables de l'univers; si tout ce qu'il y a d'élevé ou de délicat dans les sciences, dans les lettres et dans les

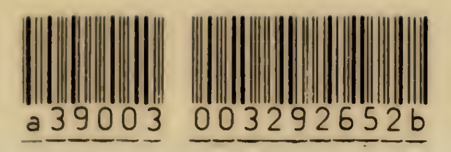
arts forme souvent la matière de ses écrits ; si les questions les plus hautes et les problèmes les plus subtils y sont agités toujours d'une manière intéressante ; si le monde de l'imagination et celui de la réalité y sont décrits avec un égal bonheur ; si elle a chanté mélodieusement, sur sa lyre inspirée, l'amour, l'amitié, la charité, l'héroïsme, la foi, l'espérance et tous ces nobles sentiments qui feront battre éternellement le cœur des mortels généreux, si, enfin, rien ne semble avoir été étranger à son génie universel et profond comme la poésie même : peut-être ne sera-t-il pas exagéré de dire qu'entre

toutes les femmes, il n'en est pas né jusqu'ici de plus grande.

Paris. — Typ. Chamerot et Renouard. — 31565.






a39003 003292652b



Paris. — Typ. Chamerot et Renouard. — 31865.